

L'Abcille de la nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED

COL. HUGUES J. DE LA VERGNE, PRESIDENT MAURICE LAFARGUE, Directeur-Gérant

Phone Main 3487

Bureaux: 323 Rue de Chartres entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc., qui se font au prix réduit de 5 sous la ligne, voir une autre page du journal.

L'Abcille est en vente au kiosque de journaux du "Times Square Building," à New-York.

TEMPERATURE.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue du Canal, Nouvelle-Orléans, Lne.

Vendredi, 14 août 1914.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for 7 h. du matin, Midi, 3 p. m., 6 p. m.

Plaidoirie de Me Chenu

Cédant aux requêtes de plusieurs de ses abonnés, L'Abcille publiera en entier la remarquable plaidoirie de Me Chenu et celle non moins admirable de Me Labori.

Extrait du "Figaro"

Me Chenu. — Messieurs de la Cour, messieurs les jurés, Après ces longues et fatigantes audiences, après tant d'incidents tumultueux et divers, mes premières paroles seront peut-être pour vous étonner: je vais vous parler de l'assassinat de Gaston Calmette et je prends même l'engagement de ne pas vous parler d'autre chose.

personnalité de la victime, celle de la criminelle et les circonstances mêmes du drame. Sur la victime, sur Gaston Calmette, je n'ai plus rien à vous dire. Tout a été dit, parfaitement et complètement dit par Me Seligman, et j'ajoute que quand on peut invoquer en faveur d'un homme pour attester son patriotisme, sa délicatesse et sa loyauté, des noms comme ceux qui vous ont été cités, des noms qui sont comme la parure et l'honneur de notre pays, on peut laisser passer les attaques de celui qui lit un testament sur la tombe ouverte par sa femme, au milieu des clameurs de ses amis trop zélés.

Je passe d'autant plus que je sais n'avoir pas à craindre un retour offensif. J'ai en face de moi un contradicteur dont j'ai éprouvé de longue date la loyauté. Nous nous sommes trouvés souvent des deux côtés opposés de la barricade et jamais je n'ai vu Me Labori manquer à un de ses engagements, ne l'eût-il pris que vis à vis de lui-même. Comme seul désormais il aura la parole, je suis rassuré.

De Mme Caillaux, messieurs les jurés, je ne vais tenter ni le portrait ni la biographie. Un portrait? A quoi bon? Elle s'est peinte elle-même devant vous au cours de son interrogatoire. Vous l'avez vue, vous l'avez entendue: femme de tête et de sang-froid, exerçant sur elle-même une maîtrise absolue, raisonnant, discutant, engoutant, défendant le terrain pied à pied, ne cédant que devant l'obstacle infranchissable, susceptible, nous l'avons vu par la suite, de s'attendrir sur elle-même, sur son passé triomphal et sur son présent humilié, allant jusqu'aux larmes, jusqu'aux sanglots, jusqu'à la crise, mais malgré plusieurs efforts successifs, n'ayant pas trouvé la larme, le geste, le mot auquel il semble qu'avait bien droit sa victime, et laissant faire avec encouragement sans doute ce qui s'est fait, ce qui s'est dit à cette barre, et sa face ne rougissant pas!

Pas de biographie non plus, messieurs les jurés. La vie de l'accusée elle ne m'appartient que dans la mesure où il lui a plu de la jeter au débat. Il est vrai que c'est presque tout entière qu'elle l'a livrée à la discussion.

Elle nous a parlé de son origine. Vous vous rappelez, messieurs les jurés, ce couplet bien venu de son vieux père, imbu des principes de la bourgeoisie de 1830, intransigeant en tout ce qui concerne les droits de la famille et du mariage. Il aurait chassé sa fille de sa présence si elle s'y était permis le moindre échec. Je ne répond pas. Le couplet ne sera pas repris. Je ne suis pas de ceux qui, pour répondre à la lecture d'un testament, lisent des actes de naissance et je laisse à Mme Caillaux le bénéfice de son développement sur ce point.

Nous savons seulement par elle que, libérée par le divorce d'un premier mariage, elle s'était engagée dans une liaison avec M. Caillaux, marié depuis 1906. Elle entendait que cette liaison la conduisit au mariage. Elle s'est employée avec ténacité à dissocier le mariage de son amour. A un certain moment, en 1909, après l'incident des lettres surprises, elle a cru que la partie était compromise. Elle a repris avec ardeur, avec opiniâtreté la lutte. M. Caillaux était parti en Egypte. La correspondance se continuait et je n'en veux pour preuve que ce télégramme qu'on vous a lu au début de vos audiences, ce

télégramme où M. Caillaux mettait Mme Rainouard en garde contre un espionnage qui n'avait de raison de les alarmer l'un et l'autre et qui n'avait de motif d'être qui si la correspondance continuait entre les deux amants. Le résultat, vous le connaissez: la maîtresse triompha de la femme légitime. M. Caillaux mentit au serment solennel qu'il avait fait à celle-ci; il divorça en mars 1911 et il épousa Mme Rainouard en octobre 1911.

Ce qu'a été ce second ménage, il ne m'importe. Deux rumeurs ont circulé. Je ne les ramasse pas. M. Caillaux et sa femme se sont trouvés d'accord pour attester qu'ils avaient trouvé dans ce mariage le bonheur le plus complet et qu'il y régnait une félicité réciproque qui évoquait le souvenir de la douceur inconnue des temps bibliques. Soit, je les tiens donc l'un et l'autre pour associés dans leurs sentiments, dans leur ambition, dans leur haine et justice dans leur projet homicide hautement avoué, professé à cette barre par l'un et par l'autre.

L'ambitieux Caillaux.

Seulement si leur union était complète, leur bonheur ne l'était pas. Ils demandaient peut-être à la vie trop de choses pour pouvoir être parfaitement heureux, et il nous a suffi d'avoir vu M. Caillaux à cette barre pour vous en convaincre; M. Caillaux a d'exceptionnelles qualités d'esprit, une mémoire prodigieuse, mais avec des lacunes et des défaillances inexplicables, une haute intelligence, mais dépassée par l'opinion que, visiblement, il en a, d'une ambition sans frein ni limite, mais curieusement impatiente des obstacles; comme législateur faisant les lois, comme ministre les faisant appliquer, mais ne pouvant, pour lui, en supporter le joug comme citoyen; étendant sa main souveraine sur les trois pouvoirs, cherchant à les réunir alors que les lois et le bien de l'Etat exigent qu'ils soient séparés; voulant être obéi; autoritaire, décidé à briser ceux qui l'embarrassent et qui le gênent; bref, un de ces hommes dont la puissance est faite de leur propre audace et de la crainte qu'ils inspirent.

C'est ainsi que M. Caillaux et sa femme, sa femme étroitement associée à sa fortune, portant comme lui des regards impatients vers l'échelon suprême qu'ils entendaient gravir, étaient fort mécontents et fort irrités dans les premiers mois de cette année 1914. On se permettait de discuter M. Caillaux et sa politique.

Il semble bien pourtant que la liberté de discussion soit de l'essence de notre démocratie. C'est une de nos conquêtes; la liberté de la presse en est une autre. Et puis, les attaques, même violentes, c'est la rançon de la gloire et des honneurs. Pour en réprimer les excès, il y a la loi; cette loi était-elle insuffisante?

Je n'admets pas les législateurs qui nous la donnent à s'en plaindre. Mais en quoi donc consiste l'insuffisance de cette loi? Vous avez entendu M. Caillaux vous dire qu'il n'y avait pas de loi pour le protéger, lui, contre les abus et les excès de la presse. Il vous a laissés dans cette croyance ou plutôt dans cette ignorance ou plutôt dans cette ignorance.

Sur cette périlleuse et brûlante question de l'affaire Rochette, le "Figaro" est revenu le 14 mars dans les termes suivants: De l'affaire Rochette, pas un mot; de l'intervention de M. Monin dans l'obtention des remises qui devaient assurer la prescrip-

tion, pas un mot; de l'ordre donné à M. le procureur général Fabre d'empêcher l'affaire d'être jugée le 27 avril dans l'intérêt de M. Caillaux, et du financier véreux, pas un mot.

(A suivre.)

PETITE PRINCESSE

Depuis son enfance, Auguste Mouton travaillait à la filature de M. Vasseur. Après l'intermède des années de service militaire, Auguste Mouton était rentré à l'usine. Il avait épousé une humble tisserande, pensant que la vie à deux serait plus riante et plus facile. La vie était chère et le salaire maigre.

Ils eurent plusieurs enfants. La santé de la femme fut ébranlée et, au lieu du bien-être, le ménage ne connut que la gêne, les menaces du propriétaire pour les termes en retard, les visites de l'huissier envoyé par le médecin, le pharmacien et le boulanger impayés.

Auguste Mouton était un ouvrier sérieux et honnête; il ne connut que la gêne, les menaces du propriétaire pour les termes en retard, les visites de l'huissier envoyé par le médecin, le pharmacien et le boulanger impayés.

Auguste Mouton était un ouvrier sérieux et honnête; il ne connut point le découragement, mais n'eut plus d'autre ambition que celle d'élever ses enfants jusqu'à l'âge où ils pourraient travailler, eux aussi, à l'usine.

Il n'eut jamais d'autre satisfaction que celle d'être robuste et de pouvoir travailler sans relâcher, et cela, tout simplement, pour vivre, comme si "vivre" eût été une douceur, une fête ou une récompense.

Il avait déjà quatre enfants, tous bien portants, ayant la dent acérée et un appétit féroce, lorsque son épouse donna naissance à une petite fille qu'ils appelèrent "Jeanne".

Jeanne était si jolie et si menue que ses braves gens de parents oublièrent leurs nombreuses préoccupations et pensèrent que la destinée leur avait fait une grâce, un présent magnifique.

Ils furent satisfaits et ils redoublèrent d'activité et de bonne volonté pour donner à leur petite fille une enfance heureuse. Des années passèrent couronnées de joies pour la petite Jeanne.

Ses petits souliers furent cirés. Elle leur sembla non leur fille, mais une petite princesse que le sort leur avait confiée. Et ils la propre et un joli ruban à la natte princesse.

Ses petits souliers furent cirés comme ceux des enfants riches, pour aller à l'école. Jeanne eut un tablier toujours propre et un joli ruban à la natte de ses cheveux.

Et sa menue présence embaumait la chaumière d'un parfum de bonheur. Fillette déjà elle ne manifestait de goût que pour ce qui était petit et joli.

HYDROTHERMIE MASSÉ

Procédé scientifique de bains locaux. Meilleur qu'une semaine au bord de la mer ou dans la montagne. Traitement de deux heures. Dames, de 8 à midi. Messieurs de 1 heure à 2 heures et tout le dimanche. \$1.00 par traitement. Six séances pour \$5.00. Chiropraxie, manipulation, dorsothérapie, \$2.00 par mois. Douche et natation, 25c; 25 pour \$10.00. Leçons de natation.

M. et Mme ROBERT OSBORNE. 10 mai - 1 an

HYDROTHERMIE MASSÉ

Il y eut, pour elle, grâce à son père, un petit jardin devant la maison, où elle put jouer parmi les corbeilles de fleurs. Les faux-fuyants, les pinsons, les mésanges et les roitelets, qui ne s'effarouchaient point à son approche, vinrent chanter pour elle dans les buissons de roses.

Tout ce qui chatoie, brille ou bruit attirait Jeanne. Les fleurs qui parfumaient, les nuages qui flottaient, l'enchantaient. Aussi, (et quelle fut l'ère, sa maîtresse d'école lui prêta les contes de Perrault, mais elle pleura qu'il y eût des ogres dans les contes de fées.

Puis elle lut toutes les histoires merveilleuses et sentimentales que les poètes ont mises en vers; et elle n'en lut jamais d'autres, supposant que tout ce qui était en prose devait être ennuyeux.

Elle eut seize ans, un teint éclatant, des formes pures, une âme éperdument exquise. On ne l'eût jamais crue si âgée tant elle avait une fraîcheur, un grand vent d'enfance. Ce n'était qu'une âme, sans corps, mais une âme vibrante et de sensibilité exaltée.

Jeanne pleurait s'il y avait de la boue sur le chemin où devait passer ses petits pieds. Elle pleurait s'il n'y avait pas de soleil dans le ciel. Elle pleurait et demeurait longtemps pensive lorsqu'elle avait rencontré un pauvre homme estropié, un vieillard accablé de misère et de caducité.

Le père Mouton s'effrayait à l'idée des proportions que prendraient les difficultés ordinaires de la vie en face de cette enfant délicate et chétive. Ses autres enfants, robustes, travaillaient déjà à l'usine; mais elle, sa petite princesse, que ferait-elle plus tard? Il ne fallait pas songer à lui faire respirer l'air nauséabond du tissage, cet air chargé de poussières malsaines, saturé d'aères odeurs de colle!

Alors Jeanne apprit à coudre, gaie, et elle chanta, en travaillant paisiblement, de lentes mélodies apprises en sa jeunesse. "Il était un roi de Thulé," ou bien: "Cours, mon aiguille dans la laine, ne t'arrête pas en chemin..."

Et comme il faut que la plus petite chose ait son utilité en ce monde, Jeanne s'en fut en journée chez les bourgeois; mais elle revint souvent peinée pour un mot dur qu'on lui avait dit, pour un manque d'égards à sa faiblesse; le cœur meurtri par une parole sévère.

Un jour, qu'elle s'en revenait désolée, sa petite tresse contenant son dé et ses ciseaux à la main, elle rencontra un beau jeune homme, de mine altière et dont le regard la suivit comme pour lui adresser un hommage.

Elle s'informa auprès de son père et apprit que c'était le fils Vasseur, un jeune orphelin arrosant et brutal, dont on ne pouvait pas dire de bien.

La petite Jeanne qui n'avait vu jusque-là que des jeunes gens travaillant à l'usine, se mit à aimer le fils Vasseur parce qu'il était beau comme un héros vigoureux et éblouissant de bonne santé.

Elle supposa que ce jeune homme, parce qu'il était beau, ne devait pas être méchant, mais qu'il était incompris, et elle l'aima d'un si tendre amour que le cœur lui fit mal; et elle connut l'enivrement de la tristesse.

C'était absurde et invraisemblable, mais l'amour est sans pitié. La faible petite princesse sentit bien qu'elle en mourrait parce qu'elle était trop débile pour



A pris 200 rats en un mois.

Debarasse un édifice de rats et souris en peu de temps, et ceci constamment, car il est toujours prêt à usage. Fait en fer galvanisé, il ne peut se déformer, et dure des années. On peut prendre un grand nombre de rats les jours. Allez au piège le matin, saisissez l'appareil intérieur, on quelques secondes, sortez les rats et souris morts, refermez l'appareil, et le piège est prêt à servir. L'appareil employé est du trompage en petits morceaux; le poison est ainsi éliminé. Le piège a 15 pouces de haut sur 10 de diamètre. Quand les rats passent l'appareil, ils meurent sans aucune marque restant sur eux. Le piège est toujours propre. Un de ces pièges posés dans une écurie à Scranton, Penn., a attrapé plus de 200 rats dans un mois. Franco dans les Etats-Unis un reçu de \$20 dollars. Piège de 8 pouces de haut, pour souris seulement, franco, 1.00 dollars. Comme le piège est prêt à l'usage, on demande que l'argent accompagne le commande. H. D. SWARTZ, Inventeur-Manufacturier, Scranton, Penn.

22-Jul-14

porter un si grand amour. Elle fut heureuse de penser, elle si jeune et si douce, à cette chose noire: la mort, car il lui semblait vain, à présent, de vivre plus longtemps que seize ans.

Alors, minée de consommation, pâle de langueur, plus blanche que le drap du lit, elle s'allia, pauvre petit oiseau dans la serre des fièvres!

Et ses parents, croyant que leur petite princesse était une fée maîtresse de sa destinée et qui avait résolu de les quitter, la supplièrent de vivre.

El leur enfant leur répondit: — Je veux bien, mais à une condition, c'est que vous direz au fils Vasseur que je suis malade et que je voudrais le voir. Il viendra, j'en suis sûre, et lorsqu'il sera venu, votre petite princesse vivra dans le bonheur.

Longtemps le père Mouton hésita, n'osant demander une pareille faveur au fils de son patron. Enfin, un jour, héroïque parce que l'état de faiblesse de la petite malade augmentait, il se présenta, tournant son humble casquette dans ses mains et il baubutia sa supplicante, touchante seulement par le ton dont elle fut dite.

M. Vasseur et son fils se mirent à rire; ils crurent le bonhomme ivre et le renvoyèrent à sa besogne. Le père Mouton, tremblant de confusion, essaya d'émouvoir une pitié par ses simples mots: — Monsieur, ma pauvre petite fille est malade.

— Eh bien que voulez-vous que j'y fasse, je ne suis pas médecin. Quand il revint au onvet de son enfant, Jeanne l'interrogea. — Il viendra demain, ma chérie: aujourd'hui, M. Vasseur est occupé, mais il viendra demain sans faute.

La petite princesse battit des mains: — Vous voyez bien que j'avais raison. Eh bien, tu diras à ce jeune homme, père, que si je veux le voir, c'est parce que je l'aime.

Le lendemain, Auguste Mouton renouvela sa démarche; il fut moins éloquent encore parce que plus timide et plus malheureux: il n'obtint pas plus de résultat et revint découragé. L'essai de donner le change à sa petite princesse: — Il viendra demain, mon enfant.

— Ah! fit-elle, en ne trouvant pas un accent de conviction profonde à ces paroles. Et elle rendit sa petite âme de syphe... CHARLES VAL.

Feuilleton de l'Abcille de la Nlle-Orléans

No. 1 Commencé le 15 août 1914.

LE TÉNOR

PAR LE PRINCE DIMITRI GALITZINE

CHAPITRE PREMIER.

AU COLLEGE PRIVE.

La classe était fort agitée. Des jeunes gens, habillés de vestons bleus aux boutons brillants, parcouraient vivement la salle d'un bout à l'autre, fiévreux et épressés, comme s'il devait arriver quelque chose d'extraordinaire et d'inouï. L'un d'eux avait rassemblé autour de lui un groupe de dix à douze hommes et parlait d'un air sombre, fronçant les sourcils, avec les marques retenues d'une forte colère. Ceux qui l'entouraient remplissaient la salle d'exclamations, appelaient d'autres camarades; et, à la fin, toute la classe, près de quarante adolescents d'une vingtaine d'années, se massa en foule compacte autour de l'orateur. Plusieurs, après avoir écouté quelques mots, se retirèrent précipitamment pour aller chercher un renseignement et revenir à la hâte, avec un air si menaçant et si décidé, que l'in-

stituteur, un Français, après avoir essayé deux fois déjà d'apaiser l'effervescence des esprits, finit par y renoncer en écartant les bras d'un geste muet, et se faufila hors de la salle; disant: "Je vais me plaindre au directeur." "Au diable!" lança derrière lui un grand et blond adolescent dont, sous l'intensité de l'émotion, la veste était déboutonnée, les cheveux ébouriffés et les yeux étincelants de colère. "Messieurs, dépêchons-nous!" cria-t-il, Buvard veut aller se plaindre. Prenons garde qu'Azor ne vienne! — "Certainement! Vite! N'attendons plus!" reprit la foule. Allons-y! Tchavroff a raison! Croyez-vous que Zgretzky viendra? Il a peur, la canaille!"

Au même instant, un des employés du collège, appelé ordinairement "oncles" robuste soudain en retraite, la figure à la fois effrayée et obséquieuse, entra dans la salle. "Ah! Eh! Quoi!" Et les jeunes gens, l'entourèrent de tous côtés. "Il ne viendra pas," dit-il en jetant un coup d'œil circulaire. — Alors, c'est nous qui irons à lui, décida Makhvine, l'orateur sombre désigné plus haut; et toute la foule s'enfonça dans le couloir, s'écrasant aux portes, se déplaçant avec un bruit violent de chaussures, et dans le brouhaha de quarante voix émuës. L'instituteur, effrayé, ne s'étant pas encore décidé à descendre chez le directeur, fit tout à coup appel à sa bravoure et barra le passage à la foule. — Va-t'en!" hurla Makhvine. — Messieurs! messieurs. Je vous en prie! suppliait le Français. Je vais me plaindre au directeur... Voyons, soyez raisonnables!

— Rangez-vous, dit Tchavroff, ou l'on va vous écraser! — Non! Non! On ne m'écrasera pas... S'il vous plaît... M. Zgretzky n'a peut-être pas tort... Vous n'allez pas me faire renvoyer pour des vétilles des futilités... — Comment, des vétilles... crièrent deux ou trois voix. Il a dit de nous que nous étions des galopins! Lui, pauvre instituteur des petites classes, oser parler ainsi de ceux qui vont quitter le collège! Il faut le battre! — Le battre! Le battre! Scandale pour lui! — Messieurs, n'y allez pas; il viendra ici... — Mensonges! Nous lui avons envoyé l'oncle, et il a répondu qu'il ne viendrait pas... Mais qu'avons-nous à discuter avec ce Français!... Laissons-le! — Zgretzky a dit cela devant tous les petits. — Messieurs! Messieurs!... Mais personne n'écoutait Buvard. Un des élèves, bon enfant, Toto Tchavroff, prit doucement le Français par les épaules et l'écarta. La classe se répandit dans l'escalier et commença à monter les marches recouvertes d'un tapis rouge, mais ce n'était plus le même enthousiasme.

Makhvine remarqua que des camarades restaient en arrière. — Lâchez dit-il, vous n'avez donc aucun amour-propre! Si nous ne donnons pas une leçon à Zgretzky, les petits vont rire de nous! Ces pardons firent de l'effet. Tous s'élançèrent en avant. Derrière eux, Tchavroff s'attardait; il avait pitié de Buvard. — Le malheureux, pensait-il, c'est lui en réalité qui devra répondre pour nous! et il a une femme, des enfants! Il regarda au-dessous de lui et vit le Français descendre précipitamment l'escalier; les pans de son redingote voltigeaient, extraordinairement comiques. La pitié de Tchavroff s'évanouit instantanément. — Buvard court moucharder! cria-t-il, vivement les gars! Il n'y a pas de temps à perdre! Une minute plus tard, tous étaient aux portes de la sixième classe. Les élèves s'arrêtèrent et, instinctivement, se mirent par deux. — Tâchez de ne pas avoir peur, dit Makhvine d'un air sombre. C'est moi qui vais parler. — Moi aussi, déclara Tchavroff. Quelle saleté!... Dans la salle de la sixième classe, couraient et jouaient les élèves (c'était le temps de la récréation). Voyant la masse de la première classe faire irruption, ils s'arrêtèrent un instant. Puis, ayant compris, ils commencèrent à rire, puis, s'élevèrent des cris perçants et s'agitèrent joyeusement. La nouvelle circula: on est venu battre Zgretzky!... Quel plaisir! — Où est votre instituteur? demanda Makhvine. Donnez-le-nous. — Il est en dortoir. Nous allons l'appeler. Les petits se mirent à crier sur tous les tons: "Casimir Vikentievitch! Par ici, s'il vous plaît! Casimir Vikentievitch, on vous appelle!" Un des élèves de la sixième classe (qui, au collège, étaient, pour plus d'harmonie, surnommés six-pièces) devint écarlate, tant il mettait de zèle à crier comme un coq: Casimir Vikentievitch! Les nouveaux venus se tenaient au milieu de la salle, silencieux, sérieux, s'appliquant à ne pas rire aux saillies des petits, pour ne pas nuire à leur prestige d'hommes qui venaient réclamer satisfaction. Toto Tchavroff s'efforçait d'inventer quelque chose de drôle, soit retourner tous les pupitres les pieds en l'air, soit étonner les petits par

un entrechat étourdissant. Mais il était troublé par l'air concentré de ses camarades. Le gros et court Makhvine et l'énergumène Tchavroff lui paraissaient surtout imposants. Ce dernier pénétrait impatiemment sur place. L'engraissement de la lenteur des acteurs de cette scène, parce qu'à chaque seconde l'ardeur refroidissait, et l'envie diminuait de faire du scandale. Enfin, parut Zgretzky, personnage long, maigre aux yeux fureteurs et à l'air tellement effrayé qu'il paraissait avoir une forte envie de se cacher derrière les pans de sa pauvre redingote. — Que désirez-vous, Messieurs? demanda-t-il d'une voix mal affirmée. Vous savez qu'on n'agit pas de la sorte. Vous serez punis. Je demanderai à André Carlovitch qu'il vous punisse sévèrement.

La foule s'avancant peu à peu, l'entourait. Mais personne ne disait mot. Zgretzky remarqua cette indécision de ses adversaires et releva la tête. — Allez-vous-en! Allez-vous-en siffla-t-il; et il faillit frapper du pied. Les petits, retenant leur respiration, s'éloignaient de plus en plus. Quelques-uns commençaient à craindre pour les nouveaux venus, et tous avaient réellement peur pour eux-mêmes. Mais la première classe se reprit: — Quoi! cria Tchavroff; je crois que vous êtes fous! Vous pensez qu'on peut nous effrayer!... La foule ricana et se massa compacte autour de l'instituteur. — Il faut le battre, l'infâme! Quelle canaille! Il fait encore le fanfaron!... Zgretzky se calma tout de suite, regarda sur lui-même.